

Il était une fois... la Société Saint-Jean-Baptiste

Jean-Pierre Durand

Il nous apparaît improbable que les Postes canadiennes en viennent un jour à commémorer par un timbre la Société Saint-Jean-Baptiste (SSJB), et a fortiori sa section montréalaise. Non pas que l'auguste institution n'en soit pas digne (après tout, Canadian Tire a bien son timbre, même s'il n'est pas prouvé que l'entreprise ait tant mérité de la patrie !), mais parce que sa position politique des dernières décennies (en faveur de l'indépendance du Québec), annihile toutes ses chances de monter sur le podium du corpus philatélique canadien.



ILL.3

35



ILL.2



ILL.1

ILL.4



ILL.5



Indirectement, par contre, nos postes ont émis des timbres à l'effigie de grands Canadiens qui furent en leur temps de farouches nationalistes canadiens-français et des membres éminents de la SSJB. Bien entendu, l'honneur qui leur était ainsi échu par Postes Canada ne visait qu'à souligner leur apport politiquement acceptable.

Outre les timbres, nous nous sommes autorisé à utiliser aussi des vignettes émises par l'organisation nationaliste elle-même pour, ainsi, mieux rendre compte des gens qui contribuèrent au rayonnement de la SSJB. Ces vignettes ne sont pas des timbres-poste, même si elles leur sont apparentées par bien des aspects (format, dentelure, gomme, etc.).

Le 24 juillet 1534, **Jacques Cartier**, un Breton natif de Saint-Malo, prit officiellement possession du territoire qu'il venait d'explorer au nom du roi de France. Sur la croix qu'il planta à Gaspé, était fixé un écusson comportant trois fleurs de lys. C'était le début de l'Amérique française. Et, dès cette époque, on célébrait en Nouvelle-France la fête de Saint-Jean-Baptiste, le 24 juin, par un feu de joie, allumé par le gouverneur et béni par le supérieur des jésuites. (Figure 1: Oblitération, apposée lors de Canada 92, qui illustre la croix plantée par l'équipage de Cartier.)

Le 8 septembre 1760, soit près d'un an après la bataille des plaines d'Abraham, le gouverneur Vaudreuil signait la capitulation de la Nouvelle-France. Un traité de paix entre la France et l'Angleterre, conclu à Paris le 10 février 1763, confirma la cession définitive de la Nouvelle-France aux Anglais. (Fig. 2: Timbre émis en 1959.)

Laissés à eux-mêmes, mais pas forcément malheureux, les *Canadiens*, c'est-à-dire les descendants des Français, durent désormais cohabiter avec des anglophones, qui, après avoir pris le temps de s'installer, s'approprièrent eux aussi (c'est bien normal) le titre de Canadiens. Cette cohabitation ne se fit pas sans heurts, les nouveaux maîtres du pays se méfiant de ces « Français » papistes. (Fig. 3: L'une des nombreuses vignettes à caractère religieux émise par la SSJB de Montréal. Celle-ci date de 1941.)

En 1791, l'Angleterre, par l'Acte constitutionnel, partagea la colonie en deux provinces: le Haut et le Bas-Canada. Cette constitution, qui devait en principe contribuer au développement du Canada, divisa le pays en deux camps: celui des « bureaucrates à la solde de Londres » et celui représenté par l'assemblée législative (et ses membres élus par le peuple), au sein de laquelle siégeait **Louis-Joseph Papineau**, le chef des Patriotes. (Fig. 4: Timbre émis en 1971.)

Par ailleurs, les francophones, concentrés dans le Bas-Canada, se faisaient regarder de travers, on aurait bien voulu en certains lieux les assimiler. La rivalité Anglais-Français ne datant pas d'hier. On put notamment lire ceci dans le *Quebec Mercury* du 27 octobre 1806: « Cette province est déjà beaucoup trop française pour une colonie anglaise. La défranciser autant que possible (...) doit être notre premier but. » Les marchands anglais de Montréal, dont un certain John Molson, partageaient ces récriminations. (Fig. 5: Timbre émis en 1986.)

Le 24 juin 1834, soit 300 ans presque jour pour jour après l'arrivée de Cartier, l'imprimeur et journaliste **Ludger Duvernay** organisa un Banquet pour souligner la fête de la Saint-Jean-Baptiste. Une soixantaine de personnes assistèrent à ces agapes, présidées par le maire de Montréal, **Jacques Viger**, qui furent ni plus ni moins qu'une manifestation politique.

La tradition fait remonter la fondation de la SSJB de Montréal, par Duvernay, à ce banquet. D'autres sections furent fondées par la suite dans le reste du pays et même aux États-Unis. (Fig. 6 et 7: Vignettes émises par la SSJB, en 1934 pour Duvernay et en 1958 pour Viger.)

Lors de ce même banquet, on porta des toasts à l'appui des Quatre-vingt-douze Résolutions (revendications de nature constitutionnelle), aux réformistes du Bas et du Haut-Canada et au chef révolutionnaire irlandais O'Connell. **Georges-Étienne Cartier**, futur père de la Confédération, y chanta des couplets patriotiques de sa composition. Parmi les convives, on retrouvait aussi **Louis-Hippolyte LaFontaine**. (Fig. 8 et 9: Timbres émis en 1931 pour Cartier et en 1927 pour LaFontaine.)

Au banquet de l'année suivante (1835), Duvernay entonna une chanson dont un couplet était pour le moins explicite: «Peut-être un jour notre habitant paisible / Se lassera du joug pesant d'un roi...» Quant à **G.-É. Cartier** (qui fut président de la SSJB de 1854 à 1857), il y alla d'une chanson de son cru: *Ô Canada, mon pays, mes amours*. Enfin, on y entonna aussi *La Marseillaise*. Comme on peut aisément s'en rendre compte, le temps était à la révolte.

Et, effectivement, la grogne populaire s'installait de plus en plus, aussi bien dans le Haut que dans le Bas-Canada, contre les directives provenant du gouvernement et du Parlement de Londres qui refusaient toute réforme. Les Patriotes, réunis à Saint-Ours le 7 mai 1837, résolurent de se rallier autour de Louis-Joseph Papineau. (Fig. 10: Vignette montrant Papineau, émise par la SSJB en 1937.)

Puis arriva ce qui devait arriver: la Rébellion de 37-38. «Le temps des discours est passé, s'écria un Patriote, c'est du plomb qu'il faut envoyer à nos ennemis maintenant.» La suite des événements est connue: batailles (dont une seule victorieuse pour les Patriotes), défaite, exil pour certains, condamnation à mort pour d'autres, etc. La SSJB émit en 1947 une vignette (non illustrée ici) pour Chevalier de Lorimier, pendu au Pied-du-Courant.

Malgré l'échec des Patriotes, Londres n'eut pas d'autre choix que de lâcher du lest pour sa colonie. C'est ainsi que le régime de l'Union fut proclamé en février 1841. Les nationalistes, comme LaFontaine et Cartier, virent comme une planche de salut pour les Canadiens français l'octroi d'un gouvernement responsable. La constitution imposée au pays par cet Acte d'Union ne reconnaissait toutefois que l'anglais comme langue officielle. Or, **Louis-Hippolyte LaFontaine**, premier ministre, prit néanmoins la parole en français devant le Parlement des Canadas-Unis, à Kingston. Apostrophé par des députés, il eut cette phrase célèbre: «Quand même la langue anglaise me serait-elle aussi familière que la langue française, je n'en prononcerais pas moins mon discours en français, pour protester contre cette cruelle injustice de l'Acte d'Union qui tend à proscrire la langue maternelle de la majorité de la population.» Le geste, vilipendé par les Tories, fut d'une immense portée. (Fig. 11: Vignette émise par la SSJB en 1943.)

Par la suite, les réformistes des deux Canadas, sous la houlette de Robert Baldwin et de Louis-Hippolyte LaFontaine, obtinrent la reconnaissance de la complète responsabilité du pouvoir exécutif devant

l'Assemblée. À partir de ce moment, soit en 1848, les représentants de la royauté au Canada ne dirigèrent plus les destinées de l'État. (Fig. 12: Timbre émis en 1948 pour souligner le centenaire du gouvernement responsable.)

En dépit de leur retard par rapport à leurs concitoyens anglais, les Canadiens français remportèrent, sous le régime de l'Union, non seulement des succès indéniables en politique, mais aussi des points sur le terrain économique. D'autres avancées se firent dans le domaine de l'enseignement, grâce à **Jean-Baptiste Meilleur**, ancien député patriote et président de la SSJB, devenu surintendant de l'Instruction publique. (Fig. 13: Vignette émise par la SSJB en 1952.)

Les préparatifs de la Confédération de 1867 ne firent pas l'unanimité chez les Canadiens français (pas plus d'ailleurs que chez les Canadiens anglais). Il en fut forcément de même au sein de la SSJB. Si un ancien président de la SSJB, Georges-Étienne Cartier, fut un farouche artisan de la Confédération, d'autres la combattirent avec fougue. Un manifeste hostile au projet de la Confédération fut même signé par **Wilfrid Laurier**, un habitué des célébrations de la SSJB et futur premier ministre du Canada. (Fig. 14: Timbre émis en 1927.)

Le 24 juin 1867, comme à l'accoutumée, on fêta la Saint-Jean-Baptiste. Cette année-là, dans la procession montréalaise, un enfant, accompagné d'un agneau, était sensé représenter saint Jean-Baptiste. Entre-temps, la Reine fixait l'inauguration du nouveau régime au premier juillet.

Dans les années qui suivirent la Confédération, certains événements ne manquèrent pas d'ébranler le nouveau régime: le drame du Nord-Ouest et l'Affaire **Louis Riel** notamment. Les Canadiens français se mobilisèrent autant qu'ils le purent, mais ne purent hélas empêcher la condamnation à mort du chef métis, tant désirée par les orangistes de l'Ontario. (Fig. 15: Timbre émis en 1970.)

Le 24 juin 1874, les fêtes furent un succès et, comme toujours, elles imposèrent une trêve dans les batailles de doctrines et d'intérêts (car, pas plus que pour tout autre peuple, les Canadiens français ne formaient une entité homogène). Il y eut une procession dans les rues, une messe solennelle, un pique-nique à l'île Sainte-Hélène, etc. **Wilfrid Laurier** et le poète **Louis Fréchette** étaient de la partie. (Fig. 16: Timbre émis en 1989.)



ILL. 6



ILL. 8



ILL. 9



ILL. 7

ILL. 10



ILL. 11



ILL. 12



ILL.13



ILL.14



ILL.15



ILL.19



ILL.20



ILL.16

ILL.17



ILL.18



L'hymne du **Ô Canada** est l'œuvre d'un ancien président général de la SSJB, **Adolphe-Basile Routhier** (pour les paroles), et de **Calixa Lavallée** (pour la musique). Il fut entonné pour la première fois le **24 juin 1880**, lors de la Convention nationale des Canadiens français. Il ne devint l'hymne national officiel du Canada que beaucoup plus tard. (Fig. 17 et 18: Timbre émis en 1980 et vignette de la SSJB émise en 1945. Le timbre rend aussi hommage à Stanley Weir, auteur des paroles anglaises de l'hymne.)

Le président de la SSJB de Montréal en 1881 est **Napoléon Bourassa**. Cet artiste émérite fut le cofondateur l'année suivante de la Société royale du Canada. Il est le père d'Henri Bourassa et le gendre de Louis-Joseph Papineau. (Fig. 19: Timbre de la série du Millénaire sur lequel figure Napoléon Bourassa.)

Le programme pour le cinquantième anniversaire de la SSJB de Montréal, en **1884**, fut particulièrement chargé: messe en plein air, pique-nique, cavalcade historique, procession de chars allégoriques, Congrès national, etc. C'est au cours de ce congrès que le **curé Labelle** exhorta ses compatriotes à coloniser la province plutôt que d'aller s'établir aux États-Unis. (Fig. 20: Timbre émis en 1983.)

En **1897**, la fête de la Saint-Jean-Baptiste coïncidait avec le jubilé de la reine Victoria. La SSJB de Montréal trouva, selon les propos de son président de l'époque, que c'était là «une occasion unique de montrer que nous pouvons rester français et être loyaux sujets anglais». On constate que le ton s'était adouci par rapport à ce qu'il en était du temps de Duvernay.

Le 10 septembre 1910, se tint à Montréal un important Congrès eucharistique, au cours duquel Mgr Bourne, l'archevêque de Westminster, conseilla dans son discours la suprématie de l'anglais, voire l'abandon de la langue française, en Amérique, dans l'intérêt de la propagande religieuse ! Ce fut la consternation sinon la colère parmi les Canadiens français. Le journaliste **Henri Bourassa**, l'un des orateurs suivants, piqué au vif également, improvisa une réponse musclée à Mgr Bourne, qui resta, comme on dit, dans les annales de l'histoire. Il dit entre autres, à propos de la langue française: «N'arrachez à personne, ô prêtres du Christ ! ce qui est le plus cher à l'homme après le Dieu qu'il adore.» Puis, plus précisément à l'endroit de Mgr Bourne: «...apprenons la leçon de la tolérance et de la vraie charité chrétienne.» (Fig. 21: Timbre émis en 1968.)

En 1913, le journaliste **Olivar Asselin**, nouvellement élu président de la SSJB, se moqua de la tradition de faire défiler dans la procession de la Saint-Jean-Baptiste un agneau, «devenu chez nous, bien moins qu'un symbole religieux, l'emblème de la soumission passive et stupide à toutes les tyrannies». Et parlant du petit garçon, sensé représenter saint Jean-Baptiste, qui accompagnait la bête, Asselin écrivit : «Ce gosse qui fourre nerveusement ses doigts dans son nez et qui, pour des raisons faciles à deviner, ne demande qu'à retourner au plus tôt à la maison, ce n'est pas saint Jean, c'est l'enfant d'un épicier de Sainte-Cunégonde !»

Au début du siècle, la SSJB de Montréal encensa des œuvres comme *Maria Chapdelaine*, le chef-d'œuvre de Louis Hémon, et les *Croquis laurentiens* du frère Marie-Victorin. Elle fit même ériger en 1920 un monument à Hémon dans la ville de Châteaufort, en Ontario. Un timbre fut émis en 1975 pour rappeler l'œuvre de l'écrivain français et un autre en 1981 à l'effigie du frère Marie-Victorin. (Fig. 22: Vignette de la SSJB émise en 1946.)

Parmi les figures de proue du nationalisme canadien-français, la plus importante est sans nul doute le chanoine **Lionel Groulx**. Grand historien, son image fut quelque peu ternie ces dernières années quand l'essayiste Esther Delisle (dont il faut mettre un bémol sur la rigueur de la démarche) insista sur les prises de position antisémites, voire fascisantes, du personnage. On sait que l'intelligentsia canadienne-française en général, et la SSJB en particulier, soutenaient les idées de Groulx, leur maître à penser. Cependant, doit-on dire à la décharge de ceux-ci, on ignorait alors l'ampleur du drame subi par les Juifs en Europe, sans compter l'horreur des camps. En outre, il existait aussi chez les anglophones à la même époque un ressentiment anti-juif, guère plus justifiable (l'université McGill restreignait, par exemple, l'admission des étudiants juifs...). (Fig. 23: Vignette de la SSJB émise en 1967.)

L'historien Groulx fut à l'origine du culte à Dollard des Ormeaux, dont le souvenir est encore invoqué de nos jours au Québec, alors que la Fête de Dollard, le 21 mai, éclipse dans cette province la fête de la Reine (Victoria), commémorée partout ailleurs au pays (Fig.24: Timbre émis en 1960.)



ILL.24

Les Montréalais comme les touristes connaissent bien la croix érigée au sommet du mont Royal. On peut l'apercevoir aussi en tout temps, à l'aide d'une loupe, sur deux timbres émis en 1992: l'un illustrant Ville-Marie et l'autre Montréal. Sur le premier timbre, on y représente la croix que planta Paul de Chomedey de Maisonneuve le 6 janvier 1643 pour rendre grâce à Dieu d'avoir protégé la colonie naissante des inondations, alors que le second timbre montre la croix actuelle, édifiée en 1924 par la SSJB. (Fig. 25: Afin d'amasser les fonds nécessaires à son érection, la SSJB avait émis une vignette que les enfants des écoles de Montréal vendirent. Cette vignette se présentait en carnets numérotés.)

Dès 1907, la SSJB avait approuvé un projet de loi du député Armand Lavergne pour exiger du français sur les billets de banque et les timbres-poste. Le projet fut torpillé en chambre, mais les nationalistes persistèrent et demandèrent cette fois l'usage du français sur tous les imprimés des sociétés de services publics dans la province de Québec. Cette bataille pour le français (il y en aura bien d'autres) sera animée par des nationalistes de la trempe des Lavergne, Henri Bourassa, Jules Fournier et Olivar Asselin, appuyés bien entendu par la SSJB. Pour les timbres, c'est en 1927 qu'ils deviendront bilingues. (Fig. 26: Vignette émise par la SSJB à l'effigie d'Armand Lavergne.)

Organisation vivante et dynamique, traversée par plus d'un courant d'opinion, la SSJB s'est impliquée dans toutes les sphères de la société. Des organismes aussi différents que la Société Saint-Vincent-de-Paul, pour les plus démunis, et la

Chambre de commerce de Montréal, pour les mieux nantis, furent fondés par des membres de la SSJB. C'est un ex-président de la



ILL.21



ILL.22



ILL.23



ILL.25



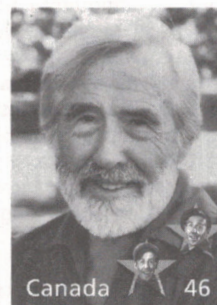
ILL.26



ILL.28



ILL.27



ILL.29



ILL.30

SSJB, le docteur Emmanuel-Persillier Lachapelle, qui fut l'un des fondateurs de l'hôpital Notre-Dame. (Fig. 27: Timbre émis en 1980.) Parmi les grands patriotes canadiens-français associés à la SSJB, il faut mentionner Édouard Montpetit (1881-1954), qui fut un grand orateur pour la cause française et l'un des fondateurs de l'entité indépendante de l'Université de Montréal (c.-à-d. détachée de l'université Laval). (Fig. 28: Timbre émis en 1996.) Ce sont des membres de la SSJB qui fondèrent les premières compagnies d'assurance canadiennes-françaises, dont la Sauvegarde en 1901. Mentionnons pour l'anecdote, que, de 1928 à 1937, le futur homme de théâtre Gratien Gélinas travailla au sein de celle-ci comme teneur de livres. (Fig. 29: Timbre émis en 2000.)

Bien qu'exclusivement masculine, la SSJB possédait une section féminine dès 1903 (Association des Dames patronnesses) qui changea de nom par la suite pour devenir la Fédération Nationale Saint-Jean-Baptiste. La fondatrice de cette section féminine fut Marie Lacoste Gérin-Lajoie, qui était aussi la mère de Marie Gérin-Lajoie, fondatrice de l'Institut Notre-Dame-du-Bon-Conseil. Alors qu'elle n'avait que 17 ans, la jeune femme donna en mai 1907 une conférence sur l'enseignement ménager au Monument national. (Fig. 30: Timbre émis en 1993.)

Tout comme pour la Guerre des Boers et la Première Guerre mondiale, la Seconde Guerre mondiale créa bien des remous au Canada français. La SSJB, en soutenant la Ligue pour la défense du Canada, fut aux premières loges des opposants à la participation canadienne à la guerre. Chez les Canadiens français, une nette majorité s'opposait à une participation, contrairement aux Canadiens anglais. Qui plus est, les élites canadiennes-françaises, parmi lesquelles les dirigeants de la SSJB, soutinrent, du moins au début de la guerre, le maréchal Pétain. Chez les intellectuels, seules quelques voix divergentes, surtout anti-nationalistes, comme le journaliste Jean-Charles Harvey, donnèrent leur appui à De Gaulle. Ironiquement, c'est ce même De Gaulle qui, lors de son célèbre et controversé passage au Québec en 1967, vint galvaniser les troupes nationalistes. (Fig. 31: Vignette de la SSJB émise en 1997.)

En 1926, une loi de l'Assemblée législative donnait le drapeau fleurdelisé pour emblème de la SSJB de Québec. Il portait alors en son centre le Sacré-Cœur. Le 21 janvier 1948, le drapeau fleurdelisé remplaça l'Union Jack sur la tour de l'hôtel du Parlement, à Québec. Derrière cette décision, il y avait aux premières lignes la SSJB de Montréal. Deux timbres évoquent le drapeau, l'un émis en 1979 (reproduit en couverture de ce magazine) et l'autre en 1998 (à l'effigie de Jean Lesage).

Plusieurs timbres-poste canadiens de la série du Millénaire pourraient être associés à la SSJB de Montréal, entre autres celui à l'effigie du microbiologiste Armand Frappier, récipiendaire en 1972 de la médaille Bene merenti de patria, décernée occasionnellement par la SSJB de Montréal. (Fig. 32.) D'autres prix décernés par la SSJB de Montréal honorèrent des personnes qui se retrouvent aussi en effigie sur des timbres ou dont les œuvres ont été reproduites sur des timbres, que ce soit dans la série du Millénaire, le carnet des Automatistes (1998), la série des timbres sur le cinéma canadien (1996) ou, encore, sur des timbres individuels. Qu'il nous suffise ici d'énumérer ces personnes et de vous inviter à trouver les timbres correspondants. Parmi les lauréats du prix Louis-Philippe Hébert (dans le domaine des arts plastiques), on retrouve Jean Paul Lemieux, Alfred Pelland, Jean-Paul Riopelle, Marcelle Ferron et Fernand Leduc.

Parmi les lauréats du prix Ludger-Duver-

may (dans le domaine de la littérature), on retrouve **Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Pierre Perreault**. (Fig. 33: Timbre émis en 1976.) Parmi les lauréats du prix Victor-Morin (dans le domaine du théâtre), on retrouve **Michel Brault, Gratien Gélinas, Jean-Louis Roux** (que l'on aperçoit sur un timbre à l'effigie de Roger Lemelin), **Claude Jutra, Mercédès Palomino et Yvette Brind'Amour** (ces deux dernières furent les fondatrices du théâtre du Rideau Vert, objet d'un timbre commémoratif en 1999). Enfin, comment ne pas mentionner **Félix-Leclerc**, dont la prestation sur une scène extérieure à Québec, lors de la Saint-Jean-Baptiste, demeura fameuse, qui fut lauréat du prix Calixa-Lavallée en 1975. (Fig. 34: Timbre émis en 2000.)

S'il y a des timbres qu'il faudrait à juste titre associer, bien que de façon indirecte, à la SSJB, ce sont tous ceux reproduisant la fleur de lys. D'ailleurs, le logo de l'organisme est justement une fleur de lys. Il est intéressant de constater que le castor et la feuille d'érable étaient à l'origine des symboles représentant les Canadiens français seulement, qui furent adoptés ultérieurement par les anglophones. Seule la fleur de lys, mais là on peut comprendre, resta exclusivement la marque des Canadiens français. D'ailleurs, encore aujourd'hui, le logo de la SSJB est la fleur de lys. On pourrait donc à juste titre ajouter à notre thématique les timbres canadiens reproduisant cette fleur, et, en tout premier lieu, le timbre consacré à l'héraldique émis en 1996. (Fig. 35: Logo de la SSJB.)

On pourrait, le croirez-vous, associer encore de nombreux timbres à la SSJB de Montréal, tant il est vrai que cet organisme a été important dans la lutte pour la préservation du français et contre l'assimilation. Je pense notamment au timbre sur Jos Montferrand, émis en 1992, qui, dit-on, rossa en son temps pas mal d'Anglais (à l'époque - Montferrand vécut jusqu'en 1864 - les litiges entre francophones et anglophones entraînaient bien des rixes) ! Même le timbre en hommage à Pierre E. Trudeau (émis le premier juillet de cette année) pourrait y être associé, puisque celui-ci assista au défilé de la Saint-Jean-Baptiste du 24 juin 1968 dans les premières loges en face du parc LaFontaine (parc nommé en l'honneur de Louis-Hippolyte, non du fabuliste). Il est vrai qu'il y eut une émeute, mais cela est une autre histoire.

SOURCES BIBLIOGRAPHIQUES

- ASSELIN, Olivier. *Pensée française*, Montréal, Éditions de l'A.C.-F., 1937.
 GAGNER, J. Léopold. *Duvernay et la St-Jean-Baptiste*, Montréal, Éditions Chantecler, 1952.
 Conseil de la langue française, sous la direction de Michel Plourde. *Le français au Québec: 400 ans d'histoire et de vie*, Québec, Éditions Fides et Publications du Québec, 2000.
 COURNOYER, Jean. *Dictionnaire des noms propres du Québec: le petit Jean*, Montréal, Stanké, 1993.
Hommage à Henri Bourassa, reproduit du numéro souvenir paru dans *Le Devoir* du 25 novembre 1952, Montréal, Imprimerie populaire, s.d.
 LAMONDE, Yvan. *Allégeances et dépendances*, Québec, Éditions Nota bene, 2001.
 LAVERTU, Yves. *Jean-Charles Harvey, le combattant*, Montréal, Éditions du Boréal, 2000.
 MONIÈRE, Denis. *Ludger Duvernay*, coll. « Dossiers/Documents », Montréal, Québec/Amérique, 1987.
 MORIN, Victor. *Cent vingt-cinq ans d'œuvres sociales et économiques*, Montréal, Éditions des Dix, 1959.
 RUMILLY, Robert. *Histoire de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal. Des Patriotes au Fleurdelisé 1834/1948*, Montréal, Éditions de l'Aurore et SSJB de Montréal, 1975.



ILL.34



ILL.33



ILL.31



ILL.32



ILL.39

Pour en savoir davantage sur les **vignettes de la SSJB de Montréal**, nous référons le lecteur aux deux études que leur a consacrées Jean-Charles Morin dans les *Cahiers de l'Académie québécoise d'études philatéliques*, Opus 2 (1984) et Opus 3 (1985). Ces volumes sont disponibles pour consultation à la Fédération québécoise de philatélie. Par ailleurs, on peut contacter la SSJB de Montréal à l'adresse suivante: Maison Ludger-Duvernay, 82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal H2X 1X3.

Ou encore visiter leur site Internet: www.ssjb.com.

